

QUE CRÈVE LA CHAROGNE !

Petite anthologie de textes anarchistes contre
le « culte de la mort »

La Fête des Macchabées

Pour la foule impressionnable, naïve et ignorante, c'est le *Jour des morts, la fête des trépassés*.

Ce jour se présente sous un aspect lugubre et triste. On l'a fixé au début de novembre, et le choix de cette époque montre combien ceux qui exploitent la crédulité humaine connaissent bien son étendue.

Les vents déjà froids d'automne font tournoyer les feuilles mortes et jaunies dans la lueur grise d'un ciel de tristesse. La nature est calme, assoupie. Le soleil n'envoie plus qu'avec parcimonie les chauds rayons qui donnaient à la terre la joie et la gaieté. Les fleurs sont fanées, les fraîches couleurs des verdure estivales ont disparu. Tout est morne, tout est gris, tout est sombre... Tout va s'endeuiller et il semble que ce sera pour toujours.

Alors donc que le vent agite les branches dépouillées et qu'il vient glacer les corps et les cœurs, alors que l'esprit humain songe avec mélancolie, alors que l'ignorant et le simple sont pénétrés par une ambiance incomprise, l'épouvante et la peur se dressent devant eux, savamment exploitées par les religieux de toutes sectes.

« Tout meurt et tu mourras aussi un jour. La forme périssable de la vie humaine a une fin, voulue par la puissance supérieure qui lui permit de naître. Les morts nous quittent pour aller sous une autre forme goûter une autre existence, selon les récompenses et les châtements qu'ils auront mérité. Méprisez donc votre guenille corporelle, elle n'est qu'une enveloppe éphémère. Songez à la mort. Courbez vous devant elle. Préparez vous à la recevoir. N'oubliez pas la vie future qui vous attend vers l'au-delà. »

Ainsi parlent les hommes de religion aux esprits craintifs et désemparés, tandis que la nature s'embrume, que le vent siffle et que le ciel est gris.

* * *

Le préjugé qui nous occupe ici a sa source — ainsi que toutes les idées fausses d'ailleurs — dans l'ignorance et la mauvaise compréhension des phénomènes.

Si les gens sont aussi faciles à épouvanter et par conséquent à gouverner — car nous ne devons pas oublier que leurs craintes et leurs résignations sont habilement utilisées par les roublards et les charlatans qui les oppriment —, si les hommes sont toujours effrayés devant la peur de mourir, cela tient uniquement à ce qu'ils n'ont pas encore compris ce qu'était la mort.

Pourtant l'examen logique des faits montre comment ses choses se passent dans l'univers.

La mort est un phénomène commun à tous les organismes vivants. Tout ce qui est vivant passe par certaines phases de développement. L'organisme qui vient de naître grandit en empruntant au milieu les substances nécessaires à l'entretien de son activité — substances qu'il restitue lorsqu'elles sont devenues inutilisables pour lui et que leur présence devient non seulement superflue, mais encore dangereuse pour l'accomplissement normal des fonctions nécessaires à la conservation de l'équilibre vital.

Si l'organisme vivant — homme, animal, plante — ne peut assimiler ce dont il a besoin, il périclité. S'il ne peut trouver de produits alimentaires ou s'il est empêché de les absorber, il meurt.

Si d'autre part, il ne peut éliminer les résidus rejetés par ses organes, des perturbations vont en résulter qui ne permettront plus aux dits organes de remplir leur rôle — et dans ce cas aussi, il y aura mort.

Que l'individu reçoive un choc violent, qu'il se trouve dans des conditions de température trop élevées ou trop basses, qu'il respire un air complètement vicié, saturé de gaz délétères impropres à l'alimentation respiratoire — et nous le verrons perdre la santé, la

force, l'équilibre. Si la situation est trop mauvaise ou si elle se prolonge, le fonctionnement des différents rouages ne pourra plus s'effectuer et il y aura perte de la vie, mort de l'individu.

Tout ceci est extrêmement simple.

Voilà donc l'individu mort. C'est-à-dire qu'il n'est plus dans les conditions voulues pour fonctionner, pour vivre.

Mais il continue à évoluer. Les substances qui entraient dans la composition de son corps vont retourner dans la circulation universelle. Elles iront s'associer à d'autres substances et contribuer ainsi à la vie d'un nouvel organisme.

Une conception exacte de la circulation de la substance, circulation incessante à travers des transformations continues, ne laisse pas place aux balivernes sur le monde futur, le néant, la vie postérieure, etc.

En nous basant sur nos connaissances physiques (si rudimentaires qu'elles soient), *nous voyons* que la mort est un fait logique et naturel que nous pouvons dans certains cas prévenir et éviter par notre connaissance du milieu et de nous mêmes — mais devant l'œuvre de laquelle il est inutile de gémir ou de se lamenter.

* * *

Mais les hommes ne veulent pas baser leur conception de vie sur les seules données de la raison. Le sentiment les domine encore beaucoup et c'est pourquoi ils ne peuvent rester impassibles devant la mort, qu'ils ont entourée d'un véritable culte, agrémenté du décorum de toutes les religions.

Dès que l'individu est mort — et que par conséquent son âme est séparée de son corps, ainsi que le croit le religieux, — on commence à accomplir un certain nombre de coutumes et de formalités. On allume des bougies, on veille le mort, on prie, on transporte le cadavre dans une voiture spéciale ornée de couronnes,

de fleurs, de drapeaux, on modifie son habillement, etc.

Et on continue à effectuer pendant des années les mêmes gestes, à cultiver des petits jardins, à entretenir des tombes. Et le *Jour des Morts*, par centaines de mille, les Parisiens iront voir leurs morts, « ceux qui ne sont plus. »

Quels arguments peuvent donner ceux qui pratiquent le culte des morts ? Aucun. Néanmoins si le fils néglige de se rendre sur le tombeau de sa mère, on dira « qu'il ne l'aimait pas », ainsi que celui qui, absorbé par la douleur, n'aura voulu s'exhiber en un défilé mortuaire, pour reconduire celle qu'il aimait vers sa *dernière demeure* !

Je comprends fort bien que l'on soit atteint douloureusement par la disparition d'un être cher, d'une compagne affectionnée, d'un camarade dévoué. La souffrance en ce cas est une révolte de l'instinct égoïste. Je souffre parce que je suis touché, parce que je suis diminué ; j'ai perdu quelque chose de précieux et je pleure...

Le chagrin est logique, mais la comédie ne l'est pas. Si ma douleur est sincère, est-il besoin de l'exhiber, de la promener, de l'afficher ? Le crêpe que vous portez à votre bras prouve-t-il que votre affliction est plus grande que la mienne ? Cela n'aurait d'ailleurs pas d'importance, car la douleur — résultante des sentiments personnels — n'a rien d'obligatoire, mais votre geste de *deuil* montre le sacrifice consenti aux conventions sociales universellement acceptées.

Nous ne voulons pas non plus faire place à une souffrance continuelle et à d'éternels regrets. La mort est irrévocable. Nos pleurs et nos colères ne peuvent rendre la vie aux disparus et le temps et les forces que nous leur consacrerons auront été perdus complètement.

Il faut donc réagir. Notre but n'est pas de souffrir, mais de

jouir — notre idéal n'est pas de pleurer, mais de goûter les charmes de la vie libre et fraternelle. Gardons un souvenir ému à ceux qui ont traversé notre vie en des jours de bonheur, à ceux qui surent nous donner des heures de tendresse, mais que toujours notre effort se dirige vers plus de gaieté, vers plus de camaraderie. Terrassons la souffrance, échappons à ses obsessions. On ne vit pas avec des morts et laissant de côté les regrets superflus et les singeries grotesques, allons vers la vie, vers les vivants ; vers la vie plus intense par des vivants améliorés.

* * *

Sans penser, sans raisonner, la foule moutonnaire s'engouffre dans les nécropoles. C'est le jour des morts, le *jour du regret*, le jour où l'on doit se souvenir...

Nos contemporains sont adaptés à une continuelle discipline. Leurs gestes les plus insignifiants ont besoin d'être déterminés, réglementés, permis. Le *premier jour de l'an* ils ont le droit d'aller embrasser leur belle mère et leur tante et leur cousin. Le *quatorze juillet*, ordre leur est donné de se réjouir, de danser, de chanter, de s'enivrer. Aujourd'hui c'est le *Jour des Morts*, soyez tristes, pensez à ceux que vous avez perdu, mettez votre redingote noire et prenez votre mine la plus lugubre...

Et c'est ainsi que les cimetières vont regorger de gens chargés de pots de fleurs, de bouquets, de couronnes de perles. Une armée de travailleurs va s'abattre sur le domaine de la mort ; pelles, arrosoirs, bêches, pioches, outils de toutes sortes vont contribuer à « entretenir » les plantes que nourrissent les émanations des charognes enfouies.

Il y a surtout dans le culte des morts une profonde hypocrisie. Avant de cultiver des roses sur l'emplacement de sa carcasse en décomposition, on avait calomnié, volé celui qui est mort. On avait trompé sa confiance pour extorquer l'héritage, ou s'il était beso-

gneux, on lui avait refusé le moindre secours pour se défendre contre la misère et la maladie qui l'ont amené là. Vivant, on ne le connaissait pas, on le repoussait ; mort, on le salue, on s'agenouille devant son jardin. Et tout cela parce que la morale le commande, parce que l'habitude le veut.

Encore que cette question n'intéresse que d'une façon indirecte et incomplète le problème de l'émancipation intégrale de l'individu, que nous voulons résoudre ; c'est à la faveur des constatations qu'elle permet de faire que nous pouvons juger combien la mentalité étroite, fautive et reptilienne des hommes actuels les prédispose peu à établir la vie meilleure que tentent de réaliser les individualités libérées.

* * *

Anarchistes, ayons la force de rejeter ce qui est mauvais, de ne plus nous courber devant ce qui est faux.

Alors que la raison nous montre que les pratiquants du *culte de la charogne* ne peuvent être que des ignorants ou des hypocrites, éduquons nous afin de savoir ce qu'est la vie et vers quelles destinées logiques et inévitables elle nous conduit.

Affirmons notre pensée avec sincérité, n'affichons pas de sentiments apocryphes dans le but de plaire à l'opinion publique. Peu nous importe de choquer les préjugés des nigauds et des crétiens. Nous voulons vivre sincèrement, logiquement, sans hypocrisie, et pour cela, il faut assurément user une certaine énergie, ne pas craindre la lutte à engager. Des efforts sont nécessaires pour secouer notre veulerie, veulerie que nous cherchons toujours à légitimer par des arguments spécieux, plutôt que de nous redresser courageusement contre les dogmes et les sottises, en refusant d'accomplir les simagrées habituelles.

Ô rigides logiciens, ô théoriciens merveilleux, que vos paroles sont belles et que vos écrits sont profonds.

Mais après avoir montré lumineusement la fausseté des idoles, vous venez en ériger de nouvelles, les Blanqui, les Reclus, les Ferrer. Vous méprisez leur œuvre, vous écrasez leurs continuateurs et vous vous servez de leurs bustes et de leurs images pour tromper et asservir les hommes qu'ils voulaient éduquer.

Aussi longtemps que les *révolutionnaires* trimballeront les cadavres de leurs *Vièrges Rouges* et commémoreront par des mascarades piteuses des anniversaires quelconques, ils montreront qu'ils ne sont pas aptes à vivre une vie meilleure. Ils ne se différencieront nullement de cette foule moutonnaire et ignare qui s'en va vers les champs d'infection, de ces êtres sans conscience et sans volonté qui n'ayant rien compris à la vie et incapables de la concevoir mieux, bafouillent encore des prières et grimacent des génuflexions.

Arrière les cadavres, les cimetières, les fétiches, les hypocrisies, les mensonges et les croquemitaines ! Place à l'homme libre, place à l'individu qui veut vivre sans se souder des Macchabées qui sont sous terre, et de ceux — d'apparence vivante — qui encombre encore la planète au détriment d'une race plus consciente, plus rebelle, plus vivante...

André LORULOT

l'anarchie n°238, jeudi 28 Octobre 1909

Le Macabrisme

Le 11 novembre dernier, jour anniversaire de la cessation des hostilités entre malheureux qui s'entr'égorgaient sans savoir pourquoi, je n'ai pas rencontré — sur un trajet de vingt kilomètres — moins de cinq cortèges funéraires, avec accompagnement de pompiers, musiques municipales, gendarmes et gardes champêtres, s'il vous plaît. Il n'est pas un bourg, un village où on ne se heurte à quelque monument des morts. Je veux bien voir dans tout cela un témoignage de l'affection que portaient ou prétendaient porter à leurs disparus ceux à qui ils ont été arrachés, mais un étranger aux misères de cette Terre aurait tous les droits de s'étonner de la manière « aposterioristique » dont la susdite affection se manifeste ; un moyen bien simple se présentait de conserver aux leurs ceux qui ne sont plus, penserait-il, c'était de leur éviter les circonstances qui les ont, avant leur temps, enlevés à la vie.

Mais ceci n'est qu'une des remarques auxquelles ces processions et ces édifices donnent lieu en mon esprit. Parmi mes autres observations, la principale est la constatation de l'influence macabre qui domine actuellement sur la planète. Comme les morts tiennent solidement les vivants agrippés à leurs pauvres restes ! « Nos morts » par ci, « Nos morts » par là. L'idéal de « Nos morts ». La raison du trépas de « Nos morts ». La pensée de « Nos morts », ce que veulent « Nos morts ». Comme si « Vos morts » pouvaient penser et vouloir quelque chose. Tous ces pèlerinages, tous ces discours ne les feront pas revenir, « Vos morts ». Leur chair douloureuse a déjà dépassé le stade de la putréfaction pour la plupart d'entre eux ; à part de rares exceptions, leurs os vont tomber bientôt en poussière ; dès à présent, pour l'immense majorité, ils sont méconnaissables. S'ils vous apparaissaient dans l'état où ils sont, « Vos » morts, ils vous feraient horreur. Il est vrai que les champs où ils gisent seront longtemps encore plus productifs qu'ils

étaient avant de leur servir de lieu de repos ultime. Et la nature nous donne là une leçon précieuse. Laissez-les donc en paix se désagrèger, former de nouvelles combinaisons chimiques avec les matières qui les enserrent. Laissez-les s'intégrer tranquillement dans l'universelle circulation. Que leur font vos palabres, vos édifices, vos deuils prolongés. Ils ne voient pas. Ils n'entendent point. Secouez la hantise du Macabre.

* * *

Ce ne sont pas seulement les proches ou les amis des victimes de la grande Fauche internationale de 1914-1918 qui cultivent le Macabrisme. Il me revient que des nôtres, de prétendus « en dehors », de ces pseudo-libérés des préjugés moraux et des conventions sociales se laissant séduire par les chimères et les ombres du Spiritisme. On m'affirme qu'ils en sont venus à croire — oui, à croire, — à la possibilité de communiquer avec les morts, qu'ils sont persuadés que ces manifestations nerveuses — et souvent d'ordre névropathique, — hypersensibles, mal définies, mal étudiées, sur lesquelles se fondent ce qu'on est convenu d'appeler les phénomènes spirites sont des retours sur le plan matériel des fantômes qui hantent, comme le déclamait Hamlet :

The undiscover'd country from whose bourn

No traveler returns...

« le pays inexploré dont aucun voyageur ne franchit les bornes. » Est-ce l'ambiance macabriste dont leur cérébralité n'est pas assez forte pour secouer l'influence ? Est-ce peur de l'expérience, crainte de la vie, crainte de la jouissance et de la douleur qu'elle peut engendrer ? Est-ce désœuvrement, paresse, glissement de la pensée ? — Peut-être tout cela ensemble. Et où cela les conduit-il — ces désemparés — leur commerce imaginaire avec les trépassés ? Quelle activité cela provoque-t-il en eux ? Le plus souvent, ils se replient languissamment sur eux-mêmes, sourds aux appels de la

réalité, incapables de se dégager d'une sorte d'envoûtement cérébral, qui leur interdit toute propagande un peu vibrante, toute action un peu virile contre les oppressions et les conventions qui jugulent les vivants. Les morts ne reviennent pas. Quelle influence ont-ils exercée pour que ceux qui vivent soutirent moins, connaissent un bonheur plus durable, jouissent davantage. Ils sont légion, les hôtes du sombre Royaume ; ils dépassent de bien loin le nombre des vivants. Sont-ils jamais intervenus pour susciter, créer chez ces derniers le désir d'une mentalité individuelle et collective qui ne tolère pas qu'un homme ou qu'un milieu puisse dominer ou exploiter une unité humaine, qui ne conçoive pas que le nombre ou la force ait raison de l'isolé ou du protestataire ? Ils sont depuis longtemps réduits en cendre, les morts ; ou ils achèvent de pourrir, chair, ossements, matière cérébrale et centres nerveux, insensibles, inconscients à tout ce qui se passe sur la surface terraquée.

Face au Macabrisme, compagnons. Combattons partout son influence, sa perniciosité. Ramenons dans le courant de la vie ceux qui s'attardent en la compagnie des morts. Je trouve aux cimetières un peu trop l'allure d'une prison, avec les murs qui les circonscrivent. Pensons à vivre. Equipons-nous pour les occasions que nous offre, que va nous offrir la vie tout à l'heure. Forgeons notre existence sur l'enclume des expériences. Enfermons dans le tombeau de l'inéluctable les expériences, les essais qui n'ont pas réussi, qui auraient pu réussir si nous nous y étions plus habilement pris. Essayons d'un nouveau moyen. Prenons une voie autre. Tout n'est pas perdu, puisque nous sommes encore des vivants.

* * *

Chaque soir il faut allumer la lampe un peu plus tôt. Le soleil est perdu derrière les nuages, le ciel est bas, les arbres se dressent comme des squelettes efflanqués. Il n'y a plus de fleurs dans les jardins et dans les prairies, plus d'épis dans les champs ; les feuilles se pourrissent lamentablement sur le sol, dans les bois,

le long des routes. Les bêtes se terrent, les oiseaux ne chantent plus. C'est la désolation partout et partout la décrépitude. On dirait que la nature traîne ses jours comme un vieillard qu'abandonne quotidiennement l'une de ses dernières facultés. Est-ce encore la vie, n'est-ce pas déjà la mort ? Cette glèbe inculte, déserte, n'est-ce pas un cadavre, un corps désormais privé de la faculté de produire, une matière stérile d'où se sortiront jamais plus ni grains, ni fruits, rien qui serve à la nourriture de l'organisme humain, à l'agrément des yeux ?

Eh bien, tout ceci n'est qu'illusion pure : et la tristesse des aspects et la sénilité des choses. Sous ce masque d'impassibilité, un travail obscur s'opère, une énergie irrésistible est à l'œuvre. Non, les moissons de l'été dernier ne ressusciteront pas, les feuilles souillées sont bien mortes, les fleurs ne renaîtront pas du tas de fumier où elles finissent de se flétrir. Ce seront de nouvelles fleurs, de nouvelles feuilles, des épis nouveaux dont s'irradiera le printemps qui vient. C'est de nouvelles manifestations de la vie universelle dont l'été prochain et le prochain automne réaliseront la fécondité. Les morts sont bien morts : les choses et les êtres qui ne durent que quelques jours, qu'une saison, qu'une année, selon leur nature. Ils ont fait leur temps. Ils sont rentrés dans la grande circulation cosmique ; ils servent, désagrégés, à la confection des formes nouvelles qui s'élaborent dans l'immense laboratoire de la Nature. Et ces formes nouvelles, l'an prochain s'accompliront dans leur plénitude, ignorantes de celles qui les ont précédées, ne se préoccupant que de vivre l'espace de temps qui leur est dévolu, de le vivre sainement, sans un retour morbide vers un passé dont elles n'ont cure.

Et c'est là le mystère de la perpétuité de la vie : qu'elle ne se préoccupe pas des manifestations qui ont précédé les formes qu'elle crée présentement. Elle s'avance, elle progresse, elle évolue sans faire halte devant les cadavres de celles de ses représentations qui ont fait leur temps, achevé leur cycle. Et c'est le secret de son inépuisable jeunesse, de sa perpétuelle fraîcheur, de sa merveilleuse

abondance, qu'elle laisse le passé s'engloutir dans la fosse du passé, qu'elle continue sa marche dans l'éternel présent, qui est en même temps l'avenir éternel, puisque l'avenir n'est que l'accouchement du présent.

Compagnons, vivons dans le présent.

E. ARMAND

l'en dehors n° 3, début Décembre 1912

Lacrymosa !

De tous les vieux préjugés existants le plus incrusté dans les cerveaux est évidemment celui qu'on appelle le culte et le respect de la mort.

Et même, tandis que les autres préjugés atteignent soit les riches, soit les pauvres, le respect de la mort détient le record dans toutes les classes de la société.

Un enterrement passe ? Hauts de forme et casquettes de ve-lours s'abaissent tandis qu'un coup d'œil de commisération va du corbillard à la « famille ».

Dernièrement, je rencontrai un de ces cortèges macabres, comme je me rendais au travail. Je n'y prêtais pas plus attention qu'à une voiture de décombres et je continuais mon chemin en fre-donnant. Une voix brutale me cria aux oreilles : « Peux pas en lever la bâche, elle est vissée ? ».

Je me retournai. C'était un ouvrier qui m'interpellait. Une églantine fleurissait encore le revers de sa veste. Il tenait sa cas-quette à la main. Longeant la rue, un corbillard se baladait majestueusement. Il était traîné par de beaux chevaux tout harna-chés de noir et de passementeries d'argent. Le cercueil était recouvert d'énormes gerbes de fleurs, et tout autour de grandes couronnes se balançaient sur leur clou aux cahots des pavés.

Derrière cet apparat grotesque, une file de gens en noir sui-vait : les parents, les amis, les voisins. Je me rappelai que dans bien des villes encore, au Havre par exemple, une pleureuse suit, der-rière le corbillard, tenant à la main une lanterne allumée. Qu'éclaire-t-elle ???

Sur le passage du cortège, la foule est arrêtée ; des cochers, des omnibus, des charrois, s'arrêtent aussi ; la foule se découvre

respectueusement, saluant ainsi la charogne qu'on balade, saluant la mort.

Le respect de la mort amène au mépris de la vie. Le culte de la mort est d'origine religieuse, une partie du grand culte de la vie éternelle et du paradis.

Les religions s'en vont, faisons tous nos efforts pour effacer ce qui en reste. Il est donc nécessaire de travailler à ce que le culte de la mort disparaisse — nous aurions trop à faire s'il fallait nous découvrir devant chaque transformation de la matière.

Pour détruire ce préjugé affirmons notre amour pour la vie, manifestons notre opinion aussi bien devant la balade d'un mort que devant l'urne électorale.

Sur le passage d'un enterrement montrons aux gens leur bêtise en ne nous découvrant pas, expliquons qu'au lieu de faire tant de simagrées inutiles pour les morts il faudrait avoir plus de soins pour les vivants.

... Au fait, si la mort les intéresse tant, s'ils croient encore, les « chapeaux bas », à l'existence d'une bonne vie future, pourquoi ne vont-ils pas à sa rencontre ? C'est facile et cela nous débarrasserait bougrement.

André PICOT

l'anarchie n°53, jeudi 12 Avril 1906

À bas les morts

C'est la fête des morts. Devant le cimetière du Père-Lachaise, des baraques sont installées, pleines de couronnes et de fleurs. À la grand'porte, les automobiles et les voitures s'arrêtent. Dames et messieurs en descendent. Des enfants et des hommes mal vêtus s'offrent à porter les couronnes et les fleurs.

Comme je passe une femme dit : « En voulez-vous des chrysanthèmes ». Je lui répons très haut afin que tous entendent : « Je ne fais rien pour les morts. — Mais, me répond-elle, faites-le pour moi ; pour faire marcher les affaires. » Toujours la même rengaine. Ça fait travailler l'ouvrier. Pauvres cerveaux, ils ne comprennent pas d'autre forme d'organisation que celle où existent le commerce et le salariat. Je continue très fort : « Je ne fais rien pour les morts ; car ils n'ont plus besoin de rien ; ce n'est plus que de la matière en décomposition. Les pierres qui couvrent les morts devraient servir à construire des maisons à ceux qui couchent sous les ponts. Hommes qui passez votre temps à sculpter la pierre, vous qui tréfilez le fer pour les couronnes, horticulteurs qui soignez les fleurs sur les cadavres il vous faut travailler utilement pour le triomphe des vivants. »

Nous autres, nous ne voulons pas plus travailler pour les morts que pour les vivants qui nous exploitent. Nous voulons une organisation où les individus s'emploieront d'un commun accord à des travaux utiles à leur individu et à la collectivité. Pour cela il faut détruire notre ignorance et nos préjugés. Une preuve de notre ignorance c'est l'idée de la survie ; une preuve de nos préjugés, c'est le respect des morts. À bas les morts.

Ch. PURGEON

l'anarchie n°83, jeudi 8 Novembre 1906

Le Culte de la Charogne¹

Dans un désir de vie éternelle, les hommes ont considéré la mort comme un passage, comme une étape douloureuse, et ils se sont inclinés devant son « mystère » jusqu'à la vénérer.

Avant même que les hommes sachent travailler la pierre, le marbre, le fer pour abriter les vivants, ils savaient façonner ces matières pour honorer les morts.

Les églises et les cloîtres, sous leurs absides et dans leur chœurs, enserraient richement les tombeaux, alors que, contre leurs flancs, venaient s'écraser de pauvres chaumières, protégeant misérablement les vivants.

Le culte des morts a, dès les premières heures, entravé la marche en avant des hommes. Il est le « péché originel », le poids mort, le boulet que traîne l'humanité.

Contre la voix de la vie universelle, toujours en évolution, a tonné la voix de la mort, la voix des morts.

Jéhovah, qu'il y a des milliers d'années l'imagination d'un Moïse fit surgir du Sinaï, dicte encore ses lois ; Jésus de Nazareth, mort depuis près de vingt siècles, prêche encore sa morale ; Boudha, Confucius, Lao-tseu font régner encore leur sagesse. Et combien d'autres !

Nous portons la lourde responsabilité de nos aïeux, nous en avons les « tares » et les « qualités ».

Ainsi, en France, nous sommes les fils des Gaulois, quoique nous soyons Français de par les Francs et de race latine lorsqu'il s'agit de la haine séculaire contre les Germains. Chacune de ces hérités nous donne des devoirs.

¹ Version « abrégée » parue dans *l'anarchie*. La « version longue » est consultable sur plusieurs sites internet.

Nous sommes les fils aînés de l'Eglise de par la volonté d'on ne sait quels morts et aussi les petits fils de la grande Révolution. Nous sommes les citoyens de la Troisième République et aussi nous sommes voués au Sacré Cœur de Jésus. Nous naissons catholiques ou protestants, républicains ou royalistes, riches ou pauvres. Nous sommes toujours de par les morts, nous ne sommes jamais nous.

Nos yeux, placés au sommet du corps, regardant droit devant eux, ont beau nous diriger en avant, c'est toujours vers le sol où repose les morts, vers le passé où ont vécu les morts, que notre éducation nous permet de les diriger.

Nos aïeux... le Passé... les Morts...

Les peuples ont péri de ce triple respect.

La Chine est encore à la même étape qu'il y a des milliers d'années parce qu'elle a conservé aux morts la première place au foyer.

Le mort n'est pas seulement un germe de corruption par suite de la désagrégation chimique de son corps empoisonnant l'atmosphère. Il l'est davantage par la consécration du passé, l'immobilisation de l'idée à un stade de l'évolution. Vivant, sa pensée aurait évolué, aurait été plus avant. Mort, elle se cristallise. Or, c'est ce moment précis que les vivants choisissent pour l'admirer, pour le sanctifier, pour le déifier.

De l'un à l'autre, dans la famille, se communiquent les us et coutumes, les erreurs ancestrales. On croit au dieu de ses pères, on respecte la patrie de ses aïeux... Que ne respecte-t-on leur mode d'éclairage, de vêture ?

Oui, il se produit ce fait étrange qu'alors que l'enveloppe, que l'économie usuelle s'améliore, se change, se différencie, qu'alors tout meurt et tout se transforme, les hommes, l'esprit des hommes, restent dans le même servage, se momifient dans les mêmes erreurs.

Au siècle de l'Electricité, comme au siècle de la Torche, l'homme croit encore aux Paradis de demain, aux Dieux de vengeance et de pardon, aux enfers et aux Walhallas afin de respecter les idées de ses ancêtres.

Les morts nous dirigent ; les morts nous commandent, les morts prennent la place des vivants.

Toutes nos fêtes, toutes nos glorifications sont des anniversaires de morts et de massacres. On fait la Toussaint pour glorifier les saints de l'Eglise ; la fête des trépassés pour n'oublier aucun mort. Les morts s'en vont à l'Olympe ou au Paradis, à la droite de Jupiter ou de Dieu. Ils emplissent l'espace « immatériel » et ils encombrent l'espace « matériel » par leurs cortèges, leurs expositions et leurs cimetières. Si la nature ne se chargeait elle-même de désassimiler leurs corps et de disperser leurs cendres, les vivants ne sauraient maintenant où placer les pieds dans la vaste nécropole que serait la Terre.

La mémoire des morts, de leurs faits et gestes, obstrue le cerveau des enfants. On ne leur parle que des morts, on ne doit leur parler que de cela. On les fait vivre dans le domaine de l'irréel et du passé. Il ne faut pas qu'ils sachent rien du présent.

Si la Laïque a lâché l'histoire de Monsieur Noé ou celle de Monsieur Moïse, elle l'a remplacée par celle de Monsieur Charlemagne ou celle de Monsieur Capet. Les enfants savent la date de la mort de Madame Frédégonde, mais ignorent la moindre des notions d'hygiène. Telles jeunes filles de quinze ans savent qu'en Espagne une madame Isabelle resta pendant tout un long siècle avec la même chemise, mais sont étrangement bouleversées lorsque viennent leurs menstrues.

Telles femmes, qui pourraient réciter la chronologie des rois de France sur le bout des doigts sans une erreur de date, ne savent pas quels soins donner à l'enfant qui jette son premier cri de vie.

Alors qu'on laisse la jeune fille près de celui qui meurt, qui agonise, on l'écartera avec un très grand soin de celle dont le ventre va s'ouvrir à la vie.

Les morts obstruent les villes, les rues, les places. On les rencontre en marbre, en pierre, en bronze ; telle inscription nous dit leur naissance et telle plaque nous indique leur demeure. Les places portent leurs titres ou celui de leurs exploits. Le nom de la rue n'indique pas sa position, sa forme, son altitude, sa place, il parle de Magenta ou de Solferino, un exploit des morts où on tua beaucoup ; il vous rappelle saint Eleuthère ou le Chevalier de la Barre, des hommes dont la seule qualité fut d'ailleurs de mourir.

Dans la vie économique, ce sont encore les morts qui tracent la vie de chacun. L'un voit sa vie tout obscurcie du « crime » de son père ; l'autre est tout auréolé de gloire par le génie, l'audace de ses aïeux. Tel naît un rustre avec l'esprit le plus distingué ; tel naît un noble avec l'esprit le plus grossier. On n'est rien par soi, on est tout pour ses aïeux.

Comment pourrait-on connaître la vie, alors que les morts seuls la dirigent.

Comment vivrait t-on le présent sous la tutelle du passé ?

Si les hommes veulent vivre, qu'ils n'aient plus le Respect des Morts, qu'ils abandonnent le Culte de la Charogne. Les morts barrent aux vivants la route du progrès.

Il faut jeter bas les pyramides, les tumulus, les tombeaux ; il faut passer la charrue dans le clos des cimetières afin de débarrasser l'humanité de ce que l'on appelle le Respect des Morts, de ce qui est le Culte de la Charogne.

ADAMENTOS²

l'anarchie n°134, jeudi 31 Octobre 1907

2 Adamentos est un des pseudonymes de Albert Libertad.

Les Nécrophages

De profundis !

Sous les saules et les cyprès, novembre ramène des ombres silencieuses, s'en allant lentement, parmi les tombes : des femmes disparaissant sous de longs voiles de crêpe, bourgeois à l'air grave, ouvriers recueillis tenant à la main le bouquet modeste ou la couronne d'immortelles.

Les survivants se sont souvenu.

Dans leurs cercueils, des vestiges de formes humaines doivent tressaillir d'aise ; c'est aujourd'hui leur fête !

* * *

Dans l'église voisine, les pénitents muets viennent avec humilité s'agenouiller, les mains jointes, la pensée perdue... Du haut de sa chaire, le berger noir, cauteleux et nasillard, débite d'un ton monotone, la prière des trépassés, sans inflexion de voix. Toujours psalmodiant, il évoque les feux de l'Enfer.

Le spectre de la Mort envahit la grande salle dans la mi-clarté des vitraux et la lueur vacillante des cierges. Un frisson de terreur passe sur la foule des fidèles prosternés.

L'encens exhale comme une odeur de néant ; le lieu divin donne un avant goût de sépulcre !...

Prions mes frères ! Faisons notre salut !

Notre royaume n'est pas de ce monde !...

Beati pauperes spiritu. Amen !

* * *

Le mastroquet abrutit ceux que la religion néglige. Le souve-

nir est prétexte à beuveries. On vante entre deux lampées d'alcool les qualités du défunt dont on vient honorer la mémoire. Car il ne sied pas de rappeler les vices des disparus.

Respectons les Morts !

* * *

La Mort, en notre siècle de science, d'hygiène et de progrès, nourrit une nuée de parasites : nécrophores, corbeaux, vautours, hyènes et chacals.

Le curé, mercanti, vend des orémus. On en a pour son argent. « Saint Joseph » ou « Notre Dame » sont invoqués, suivant la paroisse et le tarif.

C'est d'un comptoir que part l'escalier de la chaire.

Les cierges qui pleurent des larmes de suif, font s'en aller en fumée les gros sous des bonnes « âmes » naïves.

Le marchand de couronnes se désole de la « morte-saison ». Vite que revienne l'automne et la Toussaint !

Les imprimeurs de deuil, les marchands de crêpes, les teinturiers à qui l'on porte à noircir l'unique jupe écarlate, les entrepreneurs de pompes funèbres avec leurs tentures, les cochers de corbillard dont le déguisement tient du larbin, du gendarme et du napoléon...

...Ceux-là sont intéressés à fêter les Morts.

Voyons maintenant la clientèle éplorée :

le gros négociant expert en céruse, qui n'entrevoit pas, dans ses rêves béats, à travers la fumée bleue de son cigare, la longue théorie de ses victimes, fantômes saturnins ou nécrosés, intoxiqués, décharnés se tordant de douleur, roulant et fuyant en une sarabande macabre ;

la brute sous-officière, attendant le signal de la boucherie qui lui assurera l'avancement, ne rêvant que d'hécatombes ; l'employé au ministère guettant la « fin » du chef dont il convoite la place et que mentalement il envoie *ad patres* ;

les falsificateurs de denrées alimentaires ; maquilleurs de poissons avariés, de gâteaux empoisonnés ; débitants de lait baptisé et frelaté accroissant dans des proportions considérables la mortalité infantile ;

les propriétaires de locaux insalubres, à Ménilmontant... et ailleurs, où poussent on ne sait comment tant de pauvres petits gosses anémiés, atrophiés, où périssent avant terme tant de vies misérables rongés par la tuberculose et les privations ;

tous lâchent, une à une, les perles de leur regret, leurs larmes de crocodile.

Voici le prévoyant, le mutualiste, l'honnête homme par excellence, un des 50.000 satisfaits du banquet-réclame. Celui-là a acheté en viager une modeste maison. Depuis des ans il espère anxieusement la « désagrégation » du proprio bénéficiaire de la rente, qui s'entête à ne pas vouloir faire son dernier voyage. Ses jours, ces nuits sont hantés de cette obsession : « Le vieux ne va donc pas crever !... »

C'est le symbole du type social contemporain.

La concurrence est partout ; partout on désire la disparition d'un voisin. Quelquefois l'intensité du désir dépassant la volonté chancelante, on l'active.

Des gens surviennent alors ! Législateurs, juges, geôliers, flics et bourreaux. La porte de la prison grince, la guillotine fonctionne !

La bande touche son salaire.

Il n'est pas de sot métier.

* * *

Depuis le tumulus préhistorique, en passant par les Sarcophages et le Mausolée d'Halicarnasse, une de sept merveilles du monde, jusqu'aux caveaux de famille modernes, les monuments funéraires attestent la persistance du culte de la Mort.

Aujourd'hui encore, les femmes se signent dévotement et les hommes se découvrent au passage d'une dépouille mortelle.

Les classes dirigeantes n'ont pas le monopole de l'hypocrisie. Le « prolétariat » leur dispute ce privilège.

Tous les inconscients, tous les médiocres, liseurs de faits-divers illustrés, se repaissant au théâtre de M. de Lorde et au roman-feuilleton de M. Decourcelle, palpitant aux accidents, viols, meurtres, suicides, apportent aussi leur contribution à la consternation commémorative.

Le goût de l'horrible, l'amour du tragique, n'excluent pas l'esprit traditionnel.

* * *

Au milieu des misères et des souffrances, parmi les gémissements et les sanglots, tandis que, autour de nous, tombent, lassés, meurtris, des camarades vaincus, affirmons notre volonté de vivre.

La vie est belle, la vie est bonne !

Seules l'ignorance, la brutalité nous entravent, nous écrasent et nous rendent l'existence douloureuse.

Au charnier, hypocrites, menteurs, lâches et résignés ! N'empêchez pas par vos gestes ridicules et vos passivités, l'épanouissement des énergies qui s'éveillent.

Au charnier ! Que vos carcasses mesquines s'en aillent enfumer les champs prochains ; que vos « pâles ossements » restitués à la terre fassent éclore la douce fleurette embaumée que cueilleront

les petits enfants et les amoureux en fête. Laissez-nous préparer le temps où il n'y aura plus ni lois, ni répression et où les hivers, mortels aujourd'hui, ne seront plus, de par la joie de vivre des humains libérés, qu'un éternel printemps.

Léon ISRAËL

l'anarchie n°30, jeudi 2 Novembre 1905

Les Morts et la Voirie

C'est, aujourd'hui, d'une double question d'hygiène et de voirie que je veux causer.

Au centre des villes, il est de grands espaces que les vivants entretiennent pieusement ; ce sont les cimetières, les jardins des morts.

Les vivants se plaisent à enfouir, tout près des berceaux de leurs enfants des amas de chair en décomposition, de la charogne, les éléments nutritifs de toutes les maladies, le champ de culture pour toutes les infections.

Ils consacrent de grands espaces plantés d'arbres magnifiques, pour y déposer un corps typhoïdique, pestilentiel, charbonneux, à un ou deux mètres de profondeur ; et les virus infectieux, au bout de quelques jours, se baladent par la ville, cherchant d'autres victimes.

Les hommes qui n'ont aucun respect pour leur organisme vivant, qu'ils épuisent, qu'ils empoisonnent, qu'ils risquent, prennent tout à coup un respect comique pour leur dépouille mortelle, alors qu'il faudrait s'en débarrasser au plus vite, la mettre sous la forme la moins encombrante et la plus utilisable.

Le culte des morts est une des plus grossières aberrations des vivants. C'est un reste des religions prometteuses de paradis. Il faut préparer aux morts la visite de l'au-delà, leur mettre des armes pour qu'ils puissent prendre part aux chasses du Velléda, quelque nourriture pour faire le voyage, leur donner le suprême viatique, enfin les préparer à se présenter devant dieu. Les religions s'en vont, mais leurs formules ridicules demeurent. Les morts prennent la place des vivants.

Des nuées d'ouvriers, d'ouvrières, emploient leurs aptitudes,

leur énergie à entretenir le culte des morts. Des hommes creusent le sol, taillent la pierre et le marbre, forgent des grilles, préparent à eux tous, une maison afin d'y enfouir respectueusement la charogne syphilitique qui vient de mourir.

Des femmes tissent le linceul, font les fleurs artificielles, préparent les couronnes, talonnent les bouquets pour orner la maison où se reposera l'amas en décomposition du tuberculeux qui vient de finir. Au lieu de se hâter de faire disparaître ces foyers de corruption, d'employer toute la vélocité et toute l'hygiène possible à détruire ces centres mauvais dont la conservation et l'entretien ne peut que porter la mort autour de soi, on truque pour les conserver le plus longtemps qu'il se peut, on balade ces tas de chair en wagon spécial, en corbillard par les routes et par les rues. Sur leur passage, les hommes se découvrent. Ils respectent la mort.

Pour entretenir le culte des morts, la somme d'efforts, la somme de matière que dépense l'humanité est inconcevable. Si l'on employait toutes ces forces à recevoir les enfants, on en préserverait de la maladie, de la mort infectieuse, des milliers et des milliers.

Si cet imbécile respect des morts disparaissait pour faire place au respect des vivants, on augmenterait la vie humaine de bonheur et de santé dans des proportions inimaginables.

Israël a montré les *nécrophages*, ceux qui mangent les morts, ceux qui vivent de la mort, depuis le curé donneur d'eau bénite, jusqu'au marchand d'emplacement à perpétuité ; depuis le marchand de couronnes, jusqu'au sculpteur d'anges mortuaires. Avec des boîtes ridicules que conduisent et qu'accompagnent des sortes de pantins grotesques, on procède à l'enlèvement de ces détritus humains et à leur répartition selon leur état de fortune, par la ville, alors qu'il suffirait d'un bon service de roulage, de voitures hermétiquement close et d'un four crématoire dont les cheminées de dégagement et d'échappement soient judicieusement tenues selon les dernières découvertes scientifiques.

Je ne me préoccuperai pas de l'emploi des cendres quoiqu'il me paraîtrait plus intéressant de s'en servir d'humus que de les balader en de petites boîtes.

Les hommes se plaignent du travail et ils ne veulent même pas simplifier les gestes trop compliqués en presque toutes les occasions de leur existence, et même pas supprimer ceux qu'ils font pour l'imbécile autant que dangereuse conservation de leurs cadavres.

Les anarchistes respectent trop les vivants pour respecter les morts. Souhaitons un jour où ce culte désuet sera devenu un service de voirie, mais où, par contre, les vivants connaîtront la vie dans toutes ses manifestations.

L. A. BORIEUX³

l'anarchie n° 82, jeudi 1er Novembre 1906

³ L. A. BORIEUX est un des pseudonymes de Albert Libertad.

« Le culte des morts est une des plus grossières aberrations des vivants. C'est un reste des religions prometteuses de paradis. Il faut préparer aux morts la visite de l'au-delà, leur mettre des armes pour qu'ils puissent prendre part aux chasses du Velléda, quelque nourriture pour faire le voyage, leur donner le suprême viatique, enfin les préparer à se présenter devant dieu. Les religions s'en vont, mais leurs formules ridicules demeurent. Les morts prennent la place des vivants. »

Cette brochure inclut les textes suivants :

La Fête des Macchabées, par André Lorulot – p.3

Le Macabrisme, par E. Armand – p.10

Lacrymosa !, par André Picot – p.15

À bas les morts, par Ch. Purgeon – p.17

Le Culte de la Charogne, par Adamentos – p.18

Les Nécrophages, par Léon Israël – p.22

Les Morts et la Voirie, par L. A. Borieux – p.27